

Date : 28/01/11

Daniel Buren en liberté

Quand l'artiste contemporain Daniel Buren parle de sa rencontre avec Picasso, de l'influence du peintre de la Renaissance Uccello sur son oeuvre... et de ses réserves vis-à-vis du marché de l'art.

Écrit par

Judith BENHAMOU-HUET Journaliste



Daniel Buren n'est pas celui que vous croyez. Il subsiste un écran (brouillé ou... strié) entre le vétéran de l'art conceptuel français et le grand public. Lorsqu'on pense à Daniel Buren, on voit des rayures partout. Des rayures de 8,7 centimètres de large précisément, celles-là mêmes qu'il utilise comme un « outil visuel », dit-il.

Il y a celles disposées sur 3.000 mètres carrés dans les jardins du Palais-Royal -son oeuvre certainement la plus aboutie. Colonnes, fontaines, ruptures de rythme dans l'installation des formes verticales en noir et blanc... Après avoir créé le scandale (il y a bien longtemps), l'espace

Évaluation du site

Le site du quotidien économique national Les Échos diffuse de nombreux articles, couvrant ainsi l'ensemble de l'actualité économique-financière française et internationale.

Cible
Spécialisée

Dynamisme* : 449

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

est complètement apprivoisé par les enfants - c'est bon signe -, qui l'ont transformé en aire de jeux.

Il y a celles de ses travaux historiques, depuis 1965, composées à l'aide de ce fameux lin rayé trouvé un beau jour au marché Saint-Pierre, à Paris, qui lui a servi de matrice. Et il y a, depuis lors, une infinité d'univers éphémères ou pérennes qu'il a créés, de la Corée au Brésil, de l'Allemagne à la Norvège, faits d'une déclinaison de jeux de lumière et de couleurs, de reflets et de constructions architecturales savantes avec toujours quelque part une petite allusion à la rayure. Si Buren est fidèle à certains principes, il n'en est pas pour autant figé dans un dogmatisme rigide...

Il était une fois, le 25 mars 1938 à Boulogne-Billancourt, le petit Daniel. L'histoire de son enfance tourne court -il ne donne aucun renseignement sur ses origines : « Cela n'apporte rien à mon travail, donc je n'en parle pas. » A dix-sept ans, il a l'esprit aventureux et est fasciné par les artistes. Il obtient une bourse pour une étude sur les paysages de Provence et les artistes. Il relate sa rencontre avec Picasso. « J'étais très, très timide. Je me suis posté plusieurs jours de suite devant sa maison, assis sur ma Mobylette. Je le voyais sortir chaque matin dans sa voiture, une Citroën. Au bout du troisième jour, je crois, il fait signe à son chauffeur de s'arrêter. Il en sort comme un jeune homme -il avait soixante-quinze ans, il était en short et en babouches ; il était vif et souple -et me demande ce que je fais là. Je balbutie quelques mots sur mon projet. Il se montre hypersympathique et me propose de l'accompagner le jour suivant aux studios de la Victorine, à Nice, où il était en train de tourner "Le Mystère Picasso" (1) ».

La générosité de Picasso

Au studio, Le jeune Buren parle avec lui pendant trois ou quatre jours. « Ce qui était formidable, c'est que j'ai pu le voir travailler en vrai. Son attitude prouvait une étonnante générosité et une curiosité peu commune. J'ai retenu la leçon. Le point commun entre les artistes que j'ai rencontrés à cette période, c'était de l'enthousiasme et une liberté évidente. »

Tous ces hommes libres le fascinent. A vingt ans, il décide de devenir, lui aussi, un artiste. « A cet âge, j'ai compris qu'on pouvait travailler en dehors de l'atelier et faire autre chose que de la peinture de chevalet. J'ai commencé à concevoir des choses non figuratives et à utiliser des bandes verticales faites à la main. » Buren laisse des traces dans l'espace. Aujourd'hui, il travaille et habite des espaces. L'élaboration d'une oeuvre se fait toujours en fonction du lieu. Mais, contre toute attente, lorsqu'on lui pose la question de ses références artistiques, il cite un maître de la Renaissance. « Uccello (2) m'a beaucoup marqué. Pour mille choses. Un des plus extraordinaires peintres qui soit. Quand on connaît l'histoire de ses trois "Batailles", on apprend qu'il a travaillé pour un espace précis. Il s'intéressait à l'idée du point de vue du spectateur. Dans ses toiles, il utilisait aussi des miroirs, par exemple sur les selles des chevaux. »

Pendant longtemps, l'artiste français n'a pas ou très peu vendu en galerie. « Même mon entourage me traitait de fou. Je faisais des petits boulots à côté. J'étais figurant pour le cinéma. Je "tirais des traits" pour des architectes. » Aujourd'hui, il fait partie des signatures les plus demandées de l'art contemporain mondial. Commandes privées ou publiques.

L'artiste continue pourtant d'afficher une sévérité certaine face au marché. « Arrive un phénomène nouveau : des gens qui veulent avoir un Buren. Sans savoir que tout achat est soumis à la signature d'un contrat. » En effet, chaque oeuvre est accompagnée d'un certificat qui engage l'acheteur à un accrochage dans certaines conditions, un droit de reproduction avec l'autorisation de l'artiste... et la revente exclusivement autorisée à une personne qui signera à son tour le contrat. Il arrive aussi qu'il demande aux maisons de ventes de retirer une pièce qu'il estime mal présentée.

Cohabitation

Cela ne l'empêche cependant pas de jouer le jeu de sa galerie. D'avril à juillet dernier à Paris, à la galerie Kamel Mennour, puis en novembre à Abu Dhabi, il a accepté d'exposer certaines de ses oeuvres anciennes, en « cohabitation » avec des Giacometti -qu'il n'apprécie pourtant pas vraiment. « Il avait l'image de l'artiste qui jouait avec le misérabilisme. Le pauvre artiste seul dans son atelier. Il fallait trouver une idée pour travailler. J'ai proposé qu'on expose les deux dernières années de la carrière de Giacometti et mes deux premières. Je pense que c'est parce qu'une telle distance existe entre son travail et le mien qu'on peut les mettre en vis-à-vis avec respect. »

En octobre dernier, il a aussi collaboré avec Hermès pour créer des foulards. « Ce n'est pas évident pour moi de travailler avec une maison de luxe. Il fallait trouver une idée pertinente et qui ne soit pas un multiple, une répétition. J'ai donc proposé des sérigraphies uniques. » Trois cent soixante-cinq foulards ont été créés par le sellier, qui a accepté le principe. Des sérigraphies, chacune unique, sur soie. Elles sont vendues 5.000 euros pièce. « Ce projet, c'est du marché, comme une exposition dans une galerie. Mais je ne vends pas n'importe comment. Je dois trouver chaque fois le principe qui fonctionne. Certains artistes font des oeuvres formidables et tout d'un coup produisent un dessous-de-plat. On peut faire des dessous-de-plat, si on sait en mesurer l'impact ! »

Contrairement à nombre d'artistes médiatisés, Buren n'est pas une industrie. Il n'a pas d'atelier. Juste un bureau et deux assistantes chargées des archives et de la gestion des affaires courantes. Il n'a pas d'entrepôt. Il a d'ailleurs détruit de ses mains l'intégrale des soixante-dix pièces de son exposition magistrale au Centre Pompidou, en 2002. Il n'a pas de plan de carrière. Il est juste en route vers la longue liste de ses projets futurs.

JUDITH BENHAMOU-HUET, Les Echos

(1) Un film d'Henri-Georges Clouzot qui montre Picasso peignant.(2) Paolo Uccello (1397-1475) est un peintre italien de la première Renaissance. Son oeuvre la plus célèbre est « La Bataille de San Romano », en trois panneaux aujourd'hui séparés, exposés au Louvre, à la National Gallery, à Londres, et à la galerie des Offices, à Florence. A lire : « Histoire du Palais-Royal. Les deux plateaux **Daniel Buren** ». Actes Sud. 92 pages. 39 euros.« Le musée qui n'existait pas. Daniel Buren ». Centre Pompidou. **Editions Xavier Barral** . 44,90 euros. 336 **pages** .